

*Cynismes littéraires*. Sous la direction de PIERRE GLAUDES et JEAN-FRANÇOIS LOUETTE. Paris, Classiques Garnier, « Confluences littéraires », 2018. Un vol. de 316 p.

Loin d'être une coquetterie ou un simple effet de mode, le pluriel du titre de l'ouvrage dirigé par Pierre Glaudes et Jean-François Louette se justifie pleinement. Les dix-huit contributions des actes du colloque « Cynismes et littérature en France de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours », organisé à la Sorbonne en mars 2015, couvrent en effet un large empan chronologique allant de Helvétius à Houellebecq, en passant, entre autres, par Diderot, Musset, Céline, Gary ou Muray. Phénomène de civilisation se prêtant à diverses approches – psychologique, philosophique, sociologique mais aussi littéraire –, le cynisme, que Jean-François Louette définit dans l'introduction comme un « deuil de l'idéal s'accompagn[ant] d'une blessure ineffaçable », est une notion instable aux usages multiples. Il s'agit non seulement de voir comment cohabitent le sens antique (kunisme) et le sens mondain du cynisme dans les textes littéraires mais aussi de confronter cette notion fluctuante à des notions connexes telles que le scepticisme, le nihilisme ou encore le machiavélisme. Chez Stendhal par exemple, l'intrusion du pragmatisme machiavélien, incitant les héros à abandonner l'idéal au profit du réel, vient complexifier l'opposition entre cynisme ancien et cynisme moderne. Plus récemment, Michel Houellebecq introduit un nouvel antagonisme au sein même de la dualité entre kunisme et cynisme mondain. Au cynisme moderne, forme d'hypocrisie et de démagogie vomie par l'écrivain, s'oppose le « néo-cynisme », apanage des « âmes moyennes », lucides sur leur manque de compétitivité aussi bien économique que sexuelle dans la société libérale.

Cerner le cynisme littéraire est une tâche d'autant plus délicate qu'il passe par toute une gamme de manifestations possibles – le sarcasme, l'ironie, la bouffonnerie – et qu'il suppose des degrés, critère sur lequel insistent les contributeurs du volume pour relativiser leurs analyses. Pierre-Louis Rey constate que Camus, luttant pourtant contre la tentation du cynisme, admet qu'il est « à petites doses, nécessaire à la morale ». Michel Jarrety note que le scepticisme de Cioran prend parfois une « coloration cynique », même si ce « philosophe-hurlleur », contrairement à Diogène, ne va jamais jusqu'au bout de ses négations. Destiné à prolonger, à conforter et à nuancer les propositions de Jean-François Louette dans *Chiens de plume* (2011), enquête portant sur la littérature du XX<sup>e</sup> siècle, *Cynismes littéraires* déploie la réflexion sur un vaste corpus en veillant à ne pas réduire le texte littéraire à la simple illustration de la philosophie cynique. Sans pour autant perdre de vue l'articulation entre littérature et philosophie, les analyses rassemblées ici visent à faire ressortir les caractéristiques propres à l'écriture cynique, au-delà des spécificités génériques : roman dialogué de Diderot, nouvelle de Barbey, poèmes de Laforgue et de Corbière, contes de Mirbeau et de Villiers, autobiographie fictionnelle de Guérin, pamphlets et romans de Céline...

Pour éviter l'écueil de la dispersion et de l'émiettement qui guette la juxtaposition d'études de cas – seuls trois chapitres sur dix-huit ne sont pas des approches monographiques –, les contributeurs du volume mobilisent des outils théoriques communs : l'enquête de Jean-François Louette mais aussi l'essai du philosophe allemand Peter Sloterdijk, *Critique de la raison cynique*, ou encore *Le Courage de la vérité*, dans lequel Michel Foucault réactive la notion grecque de *parrêsia*. L'unité d'ensemble de ce volume collectif tient aussi à l'attention portée aux termes même de *cynique* et de *cynisme*, que ce soit pour retracer l'évolution de leur signification ou pour pointer la fréquence ou au contraire la parcimonie avec lesquelles les écrivains les emploient. Les relevés lexicaux se révèlent très fructueux, en particulier pour mesurer l'écart entre les commentaires des critiques et les pratiques effectives des auteurs. Le cas de Musset est à cet égard assez éloquent : les mots *cynique* et *cynisme* reviennent très souvent sous la plume des commentateurs mais Sylvain Ledda attire notre attention sur la rareté de ces deux termes dans les textes d'un écrivain jouissant pourtant d'une réputation de libertin désenchanté. La remise en question de la *doxa* critique à laquelle s'attellent les études

recueillies dans *Cynismes littéraires* se traduit également par le refus d'exclure la poésie, genre *a priori* peu compatible avec la distance cynique. Le chapitre que Michel Viegnès consacre aux poètes romantiques cyniques comme Laforgue, Musset ou Baudelaire, spécimens « curieux et hybrides », va à l'encontre d'une idée reçue mais tenace qui veut que la poésie se situe exclusivement du côté du lyrisme et de l'adhésion.

Soucieux d'éviter les interprétations caricaturales, les auteurs du volume procèdent à un examen des sources théoriques dans lesquelles puisent les écrivains. Benjamin Constant a beau lire le grec et avoir une connaissance précise des textes originaux, son approche du cynisme passe essentiellement par le filtre du matérialisme d'Helvétius. Et si le cynisme de Céline constitue un lieu commun pour la critique et le grand public, Régis Tettamanzi précise que l'auteur du *Voyage*, loin d'avoir une connaissance académique de la philosophie cynique, se familiarise avec cette notion par le biais de conversations informelles avec des « savants “du dimanche” ». Refusant de surestimer le degré d'érudition des écrivains, les auteurs des articles ne se privent pas de relever les références approximatives au cynisme dans les textes. Jean-Claude Bourdin mentionne par exemple une erreur d'attribution de la part d'Helvétius, qui use à deux reprises de la métaphore des « trous du manteau de Diogène », ignorant qu'il s'agit en réalité du manteau d'Antisthène. La rigueur que requiert l'analyse du cynisme littéraire implique aussi de ne pas céder à la confusion tentante entre auteur, narrateur et personnage. La présence d'un héros cynique, d'une « parfaite fripouille » comme le Georges Duroy de *Bel-Ami*, n'est pas un critère suffisant pour attester du cynisme de Maupassant. Cette mise en garde salutaire se retrouve dans le chapitre que Yannick Séité consacre au *Neveu de Rameau*, qui passe pourtant pour un parangon de cynisme. Non seulement le héros éponyme du dialogue ne se confond pas avec l'auteur mais le personnage de Rameau, à y regarder de près, est bien peu cynique. Dans une société où règne l'utilitarisme, le héros s'adonne en effet souvent à la flatterie et regrette amèrement d'avoir cédé à la rage de *tout dire*, tentation cynique à laquelle il ne succombe que très rarement. Le rapport de Diderot au cynisme est donc bien plus « contourné et incertain » qu'il n'y paraît. Pleinement conscient de la tentation qu'a souvent le lecteur d'attribuer à l'auteur les propos de ses créatures, Balzac, à travers un criminel cynique dénué d'empathie comme Vautrin, dévoile les impostures du monde social tout en prenant soin de contrecarrer l'identification entre le créateur et son personnage. Cette stratégie cynique permet ainsi à l'auteur de *La Comédie humaine* d'« écrire impunément le roman de la France contemporaine ». L'amoralité de Vautrin, le blasement du docteur Torty chez Barbey, la perversité de Clamence, désireux d'entraîner le destinataire dans sa chute, sont autant de déclinaisons littéraires du cynisme, forçant les lecteurs à regarder la vérité en face.

Mais les analyses regroupées dans l'ouvrage se proposent finalement moins d'énumérer les composantes du cynisme littéraire que de pointer ce qui lui fait barrage : la recherche obsessionnelle de pureté chez Musset, la compassion et la colère chez Mirbeau, le « démon du bien » chez Montherlant ou encore le refus de s'enfermer dans la négativité chez Gary. Moins impitoyable qu'il en a l'air, le cynisme de Muray épargne le roman, justement parce que ce genre, « terrain privilégié du Mal », est le seul qui soit vraiment cynique et qui ne prétende pas apporter au lecteur de réponse ou de solution. Si cruel et déplaisant soit-il, le cynisme constitue fort souvent le revers de l'amour, de la nostalgie ou du désir de communion. « Carapace contre les blessures possibles », pour reprendre l'image de Daniel Sangsue à propos de Stendhal, le cynisme est bel et bien une manière de se protéger d'une trop grande sensibilité, constat valant aussi bien pour l'auteur du texte littéraire que pour son destinataire. L'impact du cynisme sur le lecteur et sur ses affects est d'ailleurs un aspect que les contributeurs de l'ouvrage placent au cœur de leurs analyses. Paolo Tortonese insiste par exemple sur l'inconfort dans lequel est plongé le lecteur du « Bonheur dans le crime », nouvelle de Barbey dont l'apologue « monstrueux » ruine toute tentative d'interprétation univoque et d'édification morale.

Laissé dans la perplexité ou offensé par une vérité blessante, le lecteur du texte cynique éprouve aussi une forme de plaisir, qui naît paradoxalement d'une certaine souffrance. La *décevance*, que Jean-François Louette distingue de la déception, est ce qui fait par exemple la réussite des *Contes cruels* de Villiers, capables par leur mélange de bouffonnerie, de candeur et d'ironie de convertir le trouble initial du lecteur en véritable jouissance. Le plaisir du destinataire provient aussi de l'autodistance, du sens de la dérision dont font preuve les écrivains cyniques. Les *Contes cruels* de Villiers sont d'autant plus savoureux qu'on y trouve des échos ironiques à la propre situation de l'auteur, condamné, comme certains de ses personnages d'écrivains journalistes, à faire le deuil de ses nobles aspirations littéraires. Quant à Montherlant, dont la critique a pourtant raillé la grandiloquence et la soif de hauteur, il se plaît parfois à éborgner les mythes qu'il a lui-même forgés – la corrida, la chevalerie, la grandeur aristocratique – dans ce que Jean-François Domenget nomme des « auto-parodies cyniques ». Les véritables *chiens de plume* ne se contentent donc pas d'aboyer sur la religion, sur les convenances sociales ou sur l'amour, cet « infini mis à la portée des caniches » : ils se prennent eux-mêmes pour cible, mettant à mal la définition même du cynisme, censé reposer sur une opposition claire entre le sujet cynique et le monde extérieur qu'il méprise.

MARIE SOREL